

Un secret

Autor(en): **Houriet, Claudine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **99 (1996)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684612>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un secret

par Claudine Houriet

Goguenard, il insultait les clients. Les touristes pétrifiés de respect et l'intelligentsia infatuée conditionnée par l'ombre des aînés célèbres ayant fréquenté le café. Il les haïssait, il haïssait cette ville prétentieuse enivrée de sa soi-disant culture. Il était ici depuis peu, mais avait vite compris comment la société fonctionnait. Il savait trouver les mots blessants, les points sensibles, les sujets tabous. Il passait et repassait, lançant son fiel d'un verbe précis malgré son ivresse. On feignait de l'ignorer, on détournait le regard ; une gêne flottait sur la terrasse. Plus d'un discoureur perdait le fil de sa digression et les étrangers, décontenancés, hésitaient entre le rire et l'effarement. Sur le trottoir, on s'amusait de l'embarras se lisant sur les visages. Quelques minutes d'allées et venues, puis, prestement, l'imprécateur s'évanouissait dans la foule.

Il était apparu d'un jour à l'autre. Un inconnu d'une trentaine d'années, le cheveu hirsute, l'œil clair, inquiétant, le rire carnassier. Surgissant à l'improviste, insaisissable quand le gérant, excédé, tentait de le chasser. On finit par apprendre qu'il était peintre et avait un atelier rive gauche. Rien de plus.

Il avait pensé que Paris, après ses années de voyage, serait un havre, la ville où il renouerait avec son métier, s'inspirant des croquis issus de ses errances. Il se rappelait les visites éblouies des musées en compagnie de Paule et son bonheur à satisfaire la soif de connaître de sa sœur cadette. Aujourd'hui, les œuvres des maîtres admirés autrefois ne le comblaient plus. Tout lui semblait figé, conventionnel, timoré. Les expressionnistes, dont il s'était senti parent, n'avaient pas poussé assez loin leur distorsion du monde. La peinture la plus audacieuse le décevait, les recherches contemporaines l'ennuyaient, l'abstraction lui arrachait des sarcasmes. Rien de cela ne le concernait, aucun peintre n'était capable de l'aider à se débarrasser du tourbillon de formes et de couleurs qui l'habitait douloureusement. Il fallait s'arrêter et créer. Il n'arrivait plus à juguler cette violence en lui, cet ouragan qui le tuerait s'il ne le libérait pas. Il sillonna la capitale en quête d'un lieu qui fût acceptable. La beauté des monuments l'excédait, les arrondissements à la mode le faisaient fuir, il ne supportait plus les frondaisons des parcs, fulminait le long des avenues. Du côté de Barbès Rochechouart, il aima l'atmosphère exotique, le brassage des races qui avaient métamorphosé le quartier en immense souk. Il ne vit pas le moindre recoin qui pût servir d'atelier. Le sud-est de la place d'Italie lui convint. L'endroit ignorait les touristes et

les snobs. Une population laborieuse et modeste vaquait à ses occupations, de petits vieux traînaient leurs pantoufles sur les trottoirs, les bistrotts étaient nombreux et sans prétention. Ici, il se tiendrait coi et on le tolérerait. Il loua un espace dans une fabrique désaffectée et, fébrile, se jeta dans le travail.

Il avait cessé de peindre à la mort de Paule, quatre ans auparavant. Il peignit furieusement durant plusieurs semaines, des tableaux que sa gestuelle rageuse couvrit de couleurs crues de façon anarchique. Une cohérence s'y décelait pourtant. Il la remarqua avec étonnement. Dans la sauvagerie informelle se révélait, soutenant la tension de l'œuvre, un corps de femme couché jambes écartées. Plein d'effroi, il s'aperçut que ce corps à son insu était présent dans chaque toile. Il les reprit, les modifia, s'efforçant d'obtenir une thématique différente. La silhouette demeurerait lisible. Il les retourna avec humeur. Ses formats s'agrandirent. Il les rythmait d'amples coups de pinceau, agressif comme s'il avait un ennemi à vaincre. Cette lutte le laissait exténué, à peine capable de sortir pour s'acheter de quoi manger et boire. Il dormait d'une traite, se remettant au labeur dès l'aube. Sans répit, il donnait vie à la matière tumultueuse qui s'était accumulée en lui et dont la source jaillissait, inextinguible. Quelquefois, abruti de fatigue et de vin, il allait se perdre dans l'animation des rues et invectivait les clients d'une terrasse, un instant délivré de la hargne qui l'étouffait. Puis il retrouvait la solitude de l'atelier.

Pendant des mois, il se dressa contre la figure obsessionnelle remontant à la surface de ses tableaux, signe dont il refusait l'émergence. Harassé, il finit par renoncer à la combattre. Au contraire, avec une sorte de désespoir, il appuya sa présence, la colorant vigoureusement, la cernant de traits coléreux. Un jour, il trempa ses doigts dans un rouge sang dont il enduisit les cuisses de la femme. Désormais, ce fut un rituel auquel il ne faillit plus. Tremblant, poussé par une force qu'il ne contrôlait pas, il terminait un travail par ces rigoles de sang.

Cette débauche créatrice dura deux ans. Plusieurs dizaines de toiles étaient appuyées contre les murs, leur dos seul visible. Devenues insupportables à leur auteur. Sa veine se tarissait. Il peignait plus lentement, fréquentait les bars du quartier, ricanait souvent, débraillé et brutal, devant les cafés où pérorait l'élite intellectuelle. Une lettre du notaire de sa tante l'avertit que les restes de fortune qui étaient son unique ressource seraient bientôt épuisés. Il fallait vivre. A contrecœur, il décida de vendre ses tableaux. Un artiste hollandais qu'il rencontrait parfois lui proposa de les montrer à des connaisseurs. De mauvaise grâce, il y consentit. Exigeant de n'avoir à faire aucune démarche. Son collègue revint bouleversé de l'atelier.

— C'est effrayant, effrayant, répétait-il en proie à une grande excitation. Explique-toi. Pourquoi une telle violence ?

José lui tourna le dos sans répondre. Il ne parla à personne, refusa toute entrevue avec des collectionneurs, des galeristes. Le Hollandais eut pleine liberté pour mener ses affaires. Pendant les semaines où l'agitation régna chez lui, José s'éclipsa. Le voisin se démena, subjugué par sa découverte, alerta les gens susceptibles de s'y intéresser. Il vendit quelques toiles, mais constata que les amateurs les plus éclairés éprouvaient un tel malaise qu'ils avaient davantage envie de se détourner que d'acheter. Il présentait les œuvres l'une après l'autre ; la vision de plusieurs d'entre elles côte à côte étant insoutenable. Un galeriste intrépide projeta une exposition. José renâcla, décida qu'il n'apparaîtrait pas. Son voisin se chargerait de tout. Ce fut un coup d'éclat. Les journaux titrèrent : « L'Antonin Artaud de la peinture. L'expressionnisme à son paroxysme. Une œuvre pleine de bruit et de fureur. » Pendant qu'il y avait foule à la galerie, José, inconnu, vitupérait les beaux parleurs. Les gens se bousculèrent pour regarder les tableaux, le corps ensanglanté terrifia et fascina, mais le galeriste vendit peu. Des curieux traînèrent aux alentours de la place Verlaine, espérant voir l'auteur de ces œuvres démentes. Il se terrait chez le Hollandais.

Paris oublie vite. Une nouvelle coqueluche attira l'attention et chacun se précipita pour ne pas rater l'événement. L'artiste fantôme sortit des mémoires et personne ne le rapprocha de l'homme provocant qui raillait les gens attablés sur les boulevards. Le caractère insupportable de José découragea le galeriste et les personnes véritablement interpellées par sa démarche étrange. Le Hollandais lui-même se lassa de cet homme ingrat et déconcertant. Ils se disputèrent si rudement dans un café qu'ils se seraient battus si on ne les avait pas séparés. José redevint un reclus farouche. Il peignit quelques mois encore. La silhouette féminine surgissait toujours. Sur une toile inachevée, un seul trait sombre cernait la forme du corps. Il appliqua les traces de sang d'un doigt incertain puis, fourrant ses affaires dans un sac de marin, boucla l'atelier et décampa.

Il se posta à l'entrée d'une autoroute. Il désirait quitter Paris au plus vite. La destination lui importait peu. On l'emmena du côté de Lyon. Au hasard des rares voitures disposées à s'arrêter pour cet homme au regard sauvage et à l'allure de clochard, il arriva aux environs de Genève. A l'aube, il franchit la frontière en compagnie d'un chauffeur de poids lourd.

– Vous allez où ? demanda le routier.

– Où vous voulez, répondit-il, laconique, avant de s'endormir.

C'est à peine s'il perçut les jurons du camionneur qui souhaitait un bavard pour l'aider à repousser le sommeil.

José ouvrit les yeux et crut rêver. Ils traversaient une vaste région de cultures s'allongeant jusqu'à des collines boisées. Posé sur l'horizon, aplati autour de son clocher comme une bête au repos, se distinguait un

village. L'infini du ciel avait la transparence d'une soie laiteuse. Une blancheur immatérielle et insolite recouvrait le paysage.

– Halte ! hurla-t-il.

Le conducteur sursauta.

– Je m'arrête ici !

– Vous êtes fou ? C'est le désert !

– Je descends, je vous dis.

L'homme ralentit et s'arrêta en pestant.

José restait pétrifié, subjugué par la beauté du spectacle. Une mince couche de neige s'était déposée durant la nuit, nappant les champs d'un voile sous lequel, assourdies, se distinguaient les couleurs des plantations naissantes et des sols encore nus. Elles vibraient, d'une douceur irréelle, prisonnières, mais riches d'un éclat latent. Les noms familiers montaient à ses lèvres : terre de Sienne brûlée, ombre naturelle, jaune de Naples, rouge indien, vert oxyde de chrome, vert mousse, vert pin. Malgré le froid, il demeurait immobile à tenter d'intérioriser ce miracle tandis qu'une paix inconnue l'envahissait, le laissant surpris et désarmé. Le soleil apparut, pâle, hivernal, suffisant à faire fondre la fine pellicule. L'enchantement s'évanouit. Il se retrouva devant un damier fantasque et coloré. La magie première continuait à l'habiter. En somnambule, il s'engagea dans un chemin. Depuis la route, la localité était proche. Il dut marcher près d'une heure pour y parvenir. C'était un petit village paysan dissimulé sous d'immenses toitures. Partout des fontaines, des jardins enclos à la végétation timide ; pas un être humain en vue. Il grelottait de froid, de faim. A une centaine de mètres se découpait la couronne dorée d'une enseigne. Il pénétra dans une salle d'auberge sombre et s'affala sur un banc. Le plancher craqua ; une grosse femme aux joues fortement couperosées se dressa devant lui. Il s'aperçut qu'elle était effrayée. Il se donna un air affable, mais elle s'était ressaisie et émettait une phrase rocailleuse à laquelle il ne comprit rien. Il y eut un silence. Il réfléchissait. Il était en Suisse. Peut-être dans la partie allemande ? Maladroitement, il balbutia quelques mots. Le visage de la femme s'éclaira et elle retourna à sa cuisine.

Dans le miroir au-dessus du lavabo jaillit la tête échevelée d'un vagabond. Il se lava, se coiffa, secoua ses vêtements et revint au café. Il avait décidé de s'établir ici, près du mirage de ce matin. Le désir de peindre l'étreignait à nouveau. Pas la force primitive à laquelle il avait été contraint d'obéir. L'explosion furieuse qui l'avait presque anéanti. Mais l'envie de traduire l'émotion ressentie, de capter le rayonnement nacré. La femme lui apporta une carafe de vin, du pain et du fromage. Il s'appliqua pour dire qu'il était peintre, aimait le pays et voulait habiter au village. Il ajouta qu'il avait de quoi payer. Elle haussa les épaules avec embarras. Un client poussa la porte, salua d'un raclement de gorge, commanda une eau-de-vie. José devina qu'il était le sujet de sa conver-

sation avec la patronne. Il sortit en lui lançant un clin d'œil entendu. Cinq minutes plus tard, il amenait quelqu'un ayant des notions de français.

Ils étaient sur le seuil et l'adolescent parlementait avec conviction. Consciencieux, il conduisait l'étranger dans toutes les maisons susceptibles de le loger. L'auberge n'avait pas de chambres et jusqu'à présent, on avait examiné l'artiste d'un œil soupçonneux. Ici aussi, la porte claqua sur un refus. Le garçon regarda José avec dépit.

– On est allé partout...

– Et en dehors, dans la campagne ?

Il secoua la tête, puis se ravisa.

– On essaie chez Ulrich.

Une ferme au bout d'un chemin bordé de haies. Le paysan, courbé sur sa canne, avait un long visage maigre sous un feutre délavé, une moustache épaisse d'un blanc jauni. Il fut le seul à les inviter à entrer. Le jeune homme expliqua l'objet de leur visite dans son âpre dialecte. Ils s'étaient assis autour de la table de cuisine et le vieillard, les paupières mi-closes, semblait assoupi. Mais ses prunelles étaient pleines de vivacité quand elles fixèrent José. Il parla un moment et le garçon traduisit.

– Il est vieux, fatigué et n'a plus personne au monde. Il aurait une chambre et la grange vide pourrait servir d'atelier. Il y a une condition. Il faudrait couper du bois, s'occuper des poules et des lapins, faire ses courses...

José exultait. Il l'interrompit.

– Je suis d'accord. Qu'il fixe un prix pour la chambre et la grange.

Le loyer était modique. Il calcula qu'il lui serait possible de rester plusieurs mois. Il serra la main d'Ulrich et, oubliant les problèmes de langue, le remercia chaleureusement.

La cohabitation était agréable. José se chargeait des corvées trop fatigantes pour son logeur. Ensuite, il était libre et parcourait la contrée, prenant des croquis, se rendant tôt le matin à l'endroit où le camion l'avait déposé. Le spectacle merveilleux ne se renouvela pas ; il l'avait gardé intact en lui, ressentant une paix identique à celle du premier jour. Dans la grange, il s'efforçait de restituer la beauté tranquille de la région. Sa main traçait l'arrondi des collines, le dessin des cultures, sous le pinceau les teintes s'épalaient, harmonieuses, les dégradés subtils se succédaient. Brusquement, tout se dérégla. Ses doigts tremblaient, il écrasait, fébrile, les tubes sur la palette, appliquait les couleurs avec toujours plus de véhémence, détournait le schéma initial dont les lignes s'échappaient, se tordaient, transformées en corps de femme torturé.

Il s'entêtait. Ici devait se rompre le cercle vicieux où il était emprisonné. Son être aspirait au repos. Jour après jour, il essayait de contrer la rage qui le possédait, l'acculant à ces œuvres terribles qui le laissaient pantelant et bouleversé. En vain.

Il avait l'habitude, au crépuscule, de rejoindre Ulrich dans l'unique chambre du rez-de-chaussée. La présence taciturne du vieillard matait ses démons. Ils fumaient, buvaient un verre de prune et le cliquetis de l'horloge, calmement, déroulait les heures. L'amitié augmentait entre eux. Ils ne se comprenaient pas. C'était sans importance. Quand l'un prononçait quelques mots, l'autre acquiesçait avec bienveillance. Une fois, Ulrich étala des photos sur la table et, soudain disert, l'œil humide, raconta sûrement les joies et les peines de son existence. Les semaines passèrent. Le portrait de Paule dans la poche de cuir suspendue au cou de José le brûlait. L'envie de se confier grandit, bientôt irrésistible. Il avait dissimulé si longtemps ces moments atroces qu'ils l'avaient à demi détruit. Il capitulait. Un soir, après la lutte quotidienne à l'atelier d'où il était sorti vaincu, il se mit à parler. D'une voix hésitante, avec de nombreux silences. Il avait placé la photo entre eux et le joli visage de Paule rayonnait. Ulrich écoutait gravement. José disait l'enfance heureuse, l'accident des parents, la tante riche et indifférente qui avait payé leurs études aux Beaux-Arts, la sœur cadette adorée, protégée qui posait sa main fraîche sur son front pour en chasser l'orage. La demeure à l'orée des bois héritée à la mort de leur aïeule, leurs ateliers contigus, les compositions pleines de poésie de Paule qui cherchait son inspiration dans la grâce des herbes les plus menues, dans le jaillissement des arbres épris de lumière ; ses propres travaux, tourmentés, imprégnés de cette sauvagerie que seule la présence de la jeune fille parvenait à refréner. Il s'était tu, incapable de poursuivre. Le vieillard, immobile, paraissait saisir la confession de son locataire. Attentif, il suivait ce monologue en langue étrangère, devinant une tragédie. Enfin, les paroles vinrent pour l'inexprimable. Paule découverte dans les fourrés, nue, du sang sur les cuisses, étranglée, avec dans la fixité de ses yeux grands ouverts une épouvante qu'il n'oublierait jamais. Depuis six ans, la folie à ses trousses, rempli d'horreur, de révolte et de haine, il courait le monde, hanté par cette vision.

Jusque-là, José n'avait pas pu pleurer. Il sanglotait, affalé sur la table. Le vieillard s'était levé. Il lui caressait les cheveux, et son rude langage semblait à l'homme meurtri le tendre murmure d'une mère qui console son enfant.

Le corps assassiné de Paule s'effaça peu à peu des œuvres de José. Ses toiles gardèrent leur impétuosité, mais l'éclatement des couleurs traduisit à nouveau la jubilation de peindre. Il s'était attaché au vieil homme comme un fils. Chaque jour, il évoquait ses souvenirs. Lentement, l'équilibre se rétablissait en lui. Le regard d'effroi de la morte s'éloignait, il retrouvait son sourire, ses yeux limpides, la douceur de sa paume.

Il y avait cinq mois qu'il habitait chez Ulrich. Un jour brûlant d'été, celui-ci s'endormit sans chapeau en plein soleil. L'insolation provoqua une forte fièvre qui le fit s'agiter sur son lit, à demi inconscient. Le

médecin conseilla l'hôpital. Le vieil homme, dans un sursaut de lucidité, supplia José qui le rassura de son mieux. Il n'était pas difficile de deviner qu'il désirait mourir à la maison. José demeura à ses côtés et il s'éteignit entre ses bras. A l'enterrement, tout le village, impressionné, s'étonna du chagrin du peintre.

Son rouleau de toiles sur l'épaule, son sac de marin à ses pieds, il contemplait une dernière fois l'étendue ambrée des champs dans le jeune matin. Il ferma les yeux et le paysage redevint la féerie de son arrivée. Il l'emportait avec lui. Il traversa la chaussée et leva le pouce.

Claudine Houriet (Tramelan), peintre et écrivain. Auteur de romans et de nouvelles.

Il avait dissimulé si longtemps ces moments atroces qu'il s'était habitué à les regarder avec une indifférence froide. Mais maintenant, il se sentait envahi par une émotion nouvelle. Il avait placé la photo entre eux et le joli visage de Paule rayonnait. Ulrich écoutait gravement, José disait l'enfance heureuse, l'accident des parents, la tante riche et indifférente qui avait payé leurs études aux Beaux-Arts, la sœur cadette adorée, protégée qui posait sa main fraîche sur son front pour en chasser l'orage. La demeure à l'orée des bois hantée à la mort de leur aïeule, leurs ateliers contigus, les compositions pleines de poésie de Paule qui cherchait son inspiration dans la grâce des herbes les plus menues, dans le jaillissement des arbres épris de lumière ; ses propres travaux, tourments, imprégnés de cette sauvagerie que seule la présence de la jeune fille parvenait à retenir. Il s'était tu, incapable de poursuivre. Le vieillard, immobile, paraissait saisir la confession de son locataire. Attentif, il suivait ce monologue en langue étrangère, devant une tragédie. Enfin, les paroles vinrent pour l'exprimable. Paule découverte dans les fourrés, nue, du sang sur les cuisses, étranglée, avec dans la fixité de ses yeux grands ouverts une épouvante qu'il n'oublierait jamais. Depuis six ans, la folie à ses trousses, rempli d'horreur, de révolte et de haine, il courait le monde, haï par cette vision.

Quelque-fois, José n'avait pas pu pleurer, il sanglotait, affalé sur la table. Le vieillard s'était levé, il lui caressait les cheveux, et son rude langage semblait à l'homme meurtri le tendre murmure d'une mère qui console son enfant.

Le corps assassiné de Paule s'effaça peu à peu des œuvres de José. Ses toiles gardèrent leur impétuosité, mais l'éclatement des couleurs traduisit à nouveau la jubilation de peindre. Il s'était attaché au vieil homme comme un fils. Chaque jour, il évoquait ses souvenirs. Lentement, l'équilibre se rétablissait en lui. Le regard d'effroi de la morte s'éloignait, il retrouvait son sourire, ses yeux limpides, la douceur de sa paume.

Il y avait cinq mois qu'il habitait chez Ulrich. Un jour brulant d'été, celui-ci s'endormit sans chapeau en plein soleil. L'insolation provoqua une forte fièvre qui le fit s'agiter sur son lit, à demi inconscient. Le